

La fin de l'hiver s'annonce. Brutale. Violente. Aussi rageuse que son début. Le premier jour, la neige a commencé de fondre, luisante, couverte de gouttes que le vent faisait trembler. Tout étincelait. Puis, le soir, d'un coup tout s'est de nouveau pétrifié. Glace, givre, air tranchant, vent du nord fauchant bas. Partout le cristal sonore, sur les terres nues, sur les rives broussailleuses, dans la forêt profonde.

Sur la plaine comme au flanc des montagnes, en bordure du village, les touffes de joncs et les ronciers pétillent comme un feu de brindilles. La neige n'est pas épaisse. Il a fait trop froid pour qu'il en tombe beaucoup. Le vent a soufflé trop fort au cours de la morte-saison.

Le Baïkal sera bloqué encore longtemps. Sur son miroir où sinuent de longues congères, se lisent les traces de multiples passages. Durant des lunes, les cavaliers ont galopé d'une rive à l'autre.

Le village se dresse à une vingtaine de pas de la

Le cavalier du Baïkal

côte ouest. À peu près trente cabanes de bois et quelques tentes de peaux d'ours et d'aurochs. Tout autour, c'est la boue piétinée que le gel a durcie. Çà et là, une roche émerge.

Sadko fouille du regard l'immensité où la première lueur étire des ombres violettes entre les crêtes qu'elle embrase. Sadko a souvent parcouru ces glaces avec ses amis. Ils sont allés chasser loin. Très loin sur la rive du soleil levant. Ils ont même livré bataille à d'autres clans.

Ce matin, il n'ira ni chasser, ni creuser la glace pour pêcher, ni faire la guerre à d'autres hommes.

La guerre, c'est à elle qu'il pense. La sentence a été prononcée. Sadko va mourir. Il n'a jamais redouté la mort dans le combat. C'est à la guerre qu'il aurait voulu mourir.

Où est donc Navra, son cheval ? Les autres ont dû l'attacher à un arbre, assez loin d'ici. S'il se trouvait à proximité, Sadko l'entendrait hennir. Si Navra sentait son maître emprisonné, il briserait sa longe pour venir défoncer la porte et le délivrer.

Sadko n'a pas dormi. Il est resté debout toute la nuit à écouter le vent. Le vent parle de liberté. D'espaces infinis. De courses sur la glace ou dans la taïga.

Les poignets du prisonnier sont liés devant lui par une solide lanière tellement serrée que ses mains sont engourdis. Presque mortes. Les veines de ses avant-

Le cavalier du Baïkal

bras nus sont gonflées. Une douleur sourde monte jusqu'à ses épaules, mais Sadko ne craint pas la douleur. Il a plusieurs fois été blessé, jamais il n'a laissé aller la moindre plainte.

Une autre courroie de cuir passe entre ses mains et serre sa taille pour interdire à ses bras tout mouvement.

Durant la nuit, autour de sa prison, deux guerriers ont marché. Certains l'ont insulté. D'autres ont craché vers lui. D'autres n'ont rien dit.

Par l'étroite fenêtre, il contemple le lac. À présent, une brume légère qui semble couler de la montagne efface peu à peu l'autre rive.

Sadko regarde et, en même temps, il voit se dessiner des visages. Ceux des morts : son père, sa mère, des amis tombés au combat, des vieillards dont il entend encore la voix chevrotante raconter l'histoire de son peuple. L'histoire venue de la nuit lointaine des temps. Car des saisons et des saisons ont coulé depuis que ses ancêtres sont arrivés là après des lunes et des lunes de marche épuisante pour fuir le feu du ciel. Pour fuir un pays où plus rien ne pouvait vivre.

Est-ce possible ? Est-il vraiment des terres où le soleil tue la vie ?

Sadko ne peut s'empêcher d'imaginer Rotchka, la fille qu'il aime. Il la voit qui se lève sans bruit. Elle sait où Navra est attaché. Elle va le chercher. Elle l'amène ici. Le cheval qui sait admirablement ruer

Le cavalier du Baïkal

tue les deux factionnaires. La jeune femme fixe alors la longe à un barreau de la fenêtre. Le cheval tire et les planches cèdent facilement. Le couteau de Rotchka tranche les liens. Elle bondit avec Sadko sur le cheval qui les emporte.

Sadko sait qu'ils fuiront en direction du couchant. Même portant deux cavaliers, Navra est le plus rapide. Nul ne saurait le suivre.

Navra est un tarpan des steppes au pelage roussâtre et à la longue crinière noire. Une bête très haute et élancée. S'il appartient à Sadko, c'est que personne d'autre n'a jamais pu le monter. Sa brutalité a découragé tous ceux qui ont tenté de le dresser. Seul Sadko a su lui parler. Très vite, il est devenu son ami.

– Si on me tue, qui le prendra ? Ils le battront. Il se défendra. Ils le tueront.

Sadko sent la colère inonder ses muscles. Ses bras se gonflent. Les liens pénètrent sa chair mais il domine la douleur. Le cuir est solide.

– Nul ne pourra soumettre un animal aussi fier.

Soudain, Sadko frémit. Un pas sur la terre dure. L'œil collé à une fente du bois, il voit marcher Omakis, le vieux chef. Omakis boite et s'aide d'un bâton. Il a du mal à se traîner et ça ne l'a pas empêché d'être le premier levé pour le plaisir qu'il va s'offrir de voir mourir celui qu'il a condamné.

Le cavalier du Baïkal

Ce vieillard qui n'est plus en mesure de mener le village, qui n'arrive même plus à monter à cheval, ne peut pas gouverner. Ce n'est plus un chef. Et c'est parce que Sadko a osé le dire qu'il l'a condamné à mort. Tout le monde le pense, mais personne n'ose rien faire. Personne n'a pris la défense de Sadko qui, pourtant, a lu dans bien des regards une approbation, un encouragement qui lui étaient adressés.

À présent, Sadko va mourir et le vieillard mènera le clan au désastre. Si le village est attaqué, qui prendra le commandement ?

Omakis a disparu derrière une tente de cuir. Il reparait bientôt et s'engage sur l'espace dénudé où ne subsistent plus que quelques traces de neige et de la glace dans des creux. Sur cette place où se tiennent les assemblées, le sol n'est que boue durcie par le gel, herbe piétinée et paille éparpillée. Le vieux chef s'immobilise au centre de cet espace, à quelques pas du rivage. Sa main gauche porte une branche évidée et la droite une petite massue.

Sadko sait ce que ça signifie.

Le vieillard scrute un moment l'immensité gelée, puis se tourne vers les tentes et les cabanes. Sadko se retire d'un pas pour ne pas donner à Omakis le plaisir de le voir ainsi dans l'attente. Le vent soulève la longue barbe grise du vieux chef et fait vibrer les moustaches qui tombent sur sa bouche. Le captif devine le sourire plein de haine qui éclaire le visage

Le cavalier du Baïkal

cuivré aux pommettes saillantes. Chaque ride de cette peau usée doit rire.

Omakis lève lentement ses mains et se met à frapper à grands coups sur le bois qui émet un son fêlé. Aussitôt, les enfants sortis des tentes et des cabanes se précipitent et amorcent un grand cercle autour du vieillard. Bientôt, arrivent les femmes et les hommes. Tout le monde est vêtu de cuir et de fourrure. Le prisonnier remarque que ses meilleurs amis viennent les derniers. Tous ont un regard dans sa direction, mais il est resté en retrait de l'ouverture et nul ne peut voir son visage dans l'ombre.

Quelques instants passent. Le vieux chef doit s'assurer que personne ne manque. Il se fait un mouvement dans les rangs. Quatre hommes en sortent qui se dirigent vers les tentes. Sadko a compris. Il sait qu'ils vont chercher Rotchka. Une fois encore, au moment où ils reviennent en entraînant la jeune fille, les muscles du prisonnier se gonflent de colère. Les liens entrent plus profondément dans ses chairs meurtries. Du sang coule chaud dans ses mains glacées. Il voudrait bondir et cogner. Des larmes de rage brouillent sa vue mais, très vite, il se ressaisit en percevant un bruit de pas tout proche. Derrière lui, la porte s'ouvre. Le vent glacé et tranchant lui fouette le corps. Un frisson court sur son échine.

Quatre hommes armés de lances sont là. Quatre qu'il n'a jamais aimés. Sadko les domine d'une

Le cavalier du Baïkal

bonne tête. Il se sait beaucoup plus fort qu'eux. Il ne lui faudrait pas longtemps pour en désarmer un et les tuer tous. Mais les liens résistent. La courroie est plus forte que sa colère.

– Tu as froid, Sadko, tu n'auras plus froid dans un moment.

– Il n'a pas froid, tu vois bien qu'il a peur.

Sadko s'efforce de rester calme pour répliquer :

– Seul un lâche ose insulter un homme aux mains liées.

Et il crache aux pieds de l'autre que ses camarades retiennent en disant :

– Laisse, tu riras bientôt.

– Sadko qui se voyait déjà chef et qui tremble, on aura tout vu !

Le captif s'est redressé de toute sa taille. Il ne tremble plus. Il ne sent plus la morsure du vent qui pénètre son vêtement déchiré. Son visage que barre une épaisse moustache aussi noire que son regard semble habité d'un calme infini. Malgré eux, ceux qui sont chargés de le conduire au supplice sont impressionnés.

Avant même qu'ils ne lui en donnent l'ordre, il marche d'un pas assuré et sort en se courbant légèrement pour passer la porte. Tout de suite, il se dirige vers la foule qui s'écarte devant lui. Son œil terrible balaie les visages et bien des regards se détournent, bien des paupières se baissent. D'autres qu'il

Le cavalier du Baïkal

connaît, dont il sait les sentiments le suivent avec amour. Un instant, Sadko espère qu'ils vont bondir sur ses gardes et le délivrer mais, tout de suite, il voit Rotchka. Il ne fixe plus qu'elle. Des hommes la tiennent. Elle est muette mais son visage parle pour elle. Des larmes coulent sur ses joues. Des larmes que les premiers rayons du soleil sortant de terre métamorphosent en perles d'or. La jeune fille ne lance qu'un seul cri déchirant d'une voix qui se brise comme de la glace sous le sabot d'un cheval.

– Sadko !

En écho, un hennissement monte de derrière la tente la plus proche. Le prisonnier ne peut s'empêcher de tourner la tête. Son tarpan a reconnu le nom de ce maître qu'il aime.

Lorsque Sadko est à quatre pas du vieux chef, celui-ci lève sa petite massue et frappe le bois une seule fois. Sadko s'arrête, les gardes sur ses talons. Au moindre geste de sa part, ces hommes auraient plaisir à lui planter dans le dos le fer de leurs lances. Ses jambes ne sont pas entravées serrées. On lui a laissé assez de lanière pour qu'il puisse marcher. Il pourrait bondir et ses deux pieds atteindraient le vieillard en plein visage. Un hurlement. Son cheval arrive au galop. Il saute en travers de son dos. Il est sauvé. Mais aussitôt les autres tueront celle qu'il aime.

Tout a été bref, mais d'une telle luminosité qu'il

Le cavalier du Baïkal

en est un instant ébloui. Son regard en est éclairé. Omakis dit :

- Je vois que tu n’as pas peur.
- Je n’ai pas à avoir peur.
- Tu ne redoutes pas la mort ?
- Seul celui qui me la donnera doit redouter la colère des dieux !

Le vieux se met à rire. Sa barbe s’ouvre sur sa bouche édentée qui n’est qu’un trou noir.

– Celui qui va te tuer n’a rien à craindre des dieux... mais il te reste une chance d’échapper au châtiment.

Sadko voudrait maîtriser son cœur, mais son cœur bondit dans sa poitrine.

Le vieux marque un temps. Il prend un certain plaisir à faire traîner les choses. Son petit œil gris très enfoncé dans ses orbites fait le tour de son peuple. Le vieux tient à peine debout. Tout le monde le sait, pourtant, cet œil fait plier les nuques. Sans savoir ce qu’il a dans son crâne où le cerveau doit être bien rabougri, ses sujets approuvent. Sa lèvre inférieure mordille sa lourde moustache comme s’il ne parvenait pas à se décider. Enfin, levant sa canne qu’il a reprise après avoir posé sa massette et son bois creux, d’une voix aigre, il se met à parler :

– Sadko, toi que j’ai aimé comme mon fils, tu as voulu prendre le commandement du clan. Tu as souhaité ma mort avant l’heure que les dieux ont

Le cavalier du Baïkal

fixée pour moi. Est-ce que tu regrettes ton geste ?... Est-ce que tu demandes pardon de ton crime ?

Le prisonnier se donne le temps d'un regard à Rotchka. La jeune fille ne pleure plus. Son visage exprime une infinie tristesse mais elle trouve la force de sourire. En silence, elle crie : je t'aime, sois fort !

Le prisonnier gonfle sa poitrine. Pas un tremblement, pas un frémissement. Rien en lui qui laisse percer la moindre crainte. Il ne sent plus ni le froid ni la morsure des liens. Levant très haut la tête, d'une voix qui semble le tonnerre après celle si frêle du vieillard, il lance :

– Je n'ai commis aucun crime. Je n'ai tué qu'en combattant pour le bien de ceux qui sont là. Je n'ai pas un instant souhaité ta mort, j'ai seulement osé dire, et je le répète, qu'un vieillard n'est plus apte à nous mener. Si tu es un vrai chef, tu dois laisser ta place à un homme en âge de porter les armes et de monter à cheval. Un homme plus fort, plus adroit et plus rapide que toi. Je suis certain de parler pour le bien de tous. Je n'ai à demander pardon de rien.

Un frisson a couru sur l'assemblée, mais nul n'ose prononcer une parole. Nul n'ose ébaucher le geste qui sauverait le condamné.

– Si tu ne regrettes rien, glapit le vieux dont la voix vibre curieusement, tu mérites la mort.

Le mot emporté par le vent de glace s'enfonce entre les arbres de la forêt.